

M.-J. FISCHER

München,
April 1940

Du musst
nicht gehen.
Ich habe nicht
geantwortet.
P.



Paula

Le Père

Vis pour moi

Afrika.
Sehnsucht.
Hitze.
Stille.
Und der Tod,
der immer
zuerst kam.

Manche
Orte bleib
für imm
in einem
so weit
man au
geht.



Rom,
September 1941
Es gibt hier
Sonne.
Und Leben.
Ich habe
einen anderen
Weg.

Ich schrieb,
um ihn nicht
zu vergessen
Und um m
selbst bess
zu verstee



Anna-Maria

Le Père – Vis pour moi

Cette nouvelle appartient aux Chroniques du roman « Living Forever I – Les premières années de l'éternité ». Un narrateur à la première personne y traverse des souvenirs, des événements historiques et de possibles reconstructions afin de comprendre ce qui lui est arrivé. Ici, il suit le chemin de son père à travers la Seconde Guerre mondiale – et s'approche, en même temps, de la question de savoir qui il est lui-même.

À une époque où la vérité peut devenir mensonge, la compassion haine et l'ami ennemi, même les contraires perdent leur fiabilité. Si toute affirmation n'est plus qu'une vérité possible parmi d'autres, le vrai lui-même commence à perdre sa prétention à la validité, bien qu'il n'ait peut-être jamais été aussi univoque que nous l'avons cru.

L'âge des opinions projette de longues ombres. Tout paraît possible, puisque tout peut désormais se justifier. Si l'âme désignait autrefois l'espoir qu'il existe en chaque être une essence pure, ineffaçable, quelque chose qui, malgré toutes les erreurs, tend vers le bien, alors cette idée elle-même devient incertaine dès que les vérités se multiplient et s'annulent les unes les autres.

À quoi nous raccrocher avant de nous perdre ? Comment sauver son âme lorsque celui à qui l'on se confesse est peut-être le plus grand pécheur ?

Je continue de chercher. Dans l'instinct de survie, au moins, j'ai trouvé quelque chose qui m'appartient.

Je regarde en arrière et me reconnais en patient entravé, un Prométhée peut-être, relié à des tuyaux, des capteurs et des systèmes qui me promettent la vie sans que je sache de quelle vie il s'agit. Mais cette image, elle aussi, n'est pas forcément vraie. Peut-être est-elle seulement plus proche de la vérité que les autres. Ce regard ne me paraît plus tourné vers l'avenir, plutôt vers quelque chose qui aurait déjà pu se produire et que, jusqu'ici, je n'avais simplement pas voulu reconnaître.

J'ai longtemps essayé de revenir en arrière pour trouver un commencement. Maintenant, je comprends que même remonter le temps n'a de sens que si, un jour, une direction en naît.

Mes pensées bougent tandis que mes jambes restent immobiles. Je sens de nouveau ce basculement commencer dans ma tête, ce mouvement impossible à arrêter une fois lancé. Autrefois, je l'aurais calmé avec une explication toute faite. Des cristaux. L'organe de l'équilibre. Un accident. Aujourd'hui, cela ne me suffit plus. Peut-être ne s'agit-il pas d'un vertige bénin. Peut-être un cerveau blessé travaille-t-il avec ce qui lui reste et capte-t-il, en plus, ce qui devient disponible quelque part : des images, des données, des noms, des histoires venues d'autres époques, qu'il relie entre elles parce qu'il ne saurait avancer autrement. Cela aussi n'est qu'une possibilité. Mais je peux la concevoir. Et cela, c'est nouveau.

À présent, je cherche quelque chose qui m'appartienne vraiment. Pas une ville étrangère. La famille. Cette pensée trouve en moi une confirmation. Celui qui vit assez longtemps ne peut

échapper à ses origines. Un jour, il lui faut revenir vers ceux qui l'ont précédé, parce que la question de son propre pourquoi ne peut trouver sa réponse dans le seul présent.

Je pense à mon père.

Mon père est mort à l'âge que j'ai désormais moi-même atteint. Cette pensée change quelque chose. Je ne suis pas une conscience quelconque qui produit des histoires. Je suis le fils d'un homme. D'un homme précis.

Il a fait la guerre et a failli y perdre non seulement la vie, mais aussi quelque chose d'autre qu'il aurait peut-être appelé plus tard son âme. Il fit à Dieu un vœu, un marché qu'il rompit ensuite et dont les conséquences, d'une étrange manière, m'atteignirent moi aussi.

Avec ma famille, je crois être en terrain sûr. Le tournoiement dans ma tête s'apaise. Je vois mon père.

Il naît à Berlin en juin 1921. Des détails apparaissent, très nombreux, et ce ne sont peut-être pas des souvenirs. Ces détails s'imposent, fixes, presque factuels. Des dates. Des lieux. Des années. Une reconstruction.

Sa famille vit dans la Schönhauser Allee, dans un quartier bourgeois de Berlin. Il va à l'école dans le Scheunenviertel. Sur le chemin du retour, il traverse des rues où nationaux-socialistes et communistes s'affrontent. Ces jours-là, il fait un détour avec Abel, son camarade de classe juif.

Je les vois tous les deux, deux garçons avec leurs cartables, courant dans des rues où les adultes se sont déjà déclarés

ennemis. Peut-être ne perçoivent-ils encore la haine que comme une perturbation d'un après-midi ordinaire. Un groupe d'hommes passe. Des drapeaux, des cris, des bottes sur les pavés. Quelqu'un est plaqué contre un mur. Abel s'arrête, mon père le tire par la manche. Peut-être était-ce l'inverse. Peut-être cette scène précise n'a-t-elle jamais existé. Mais Abel, lui, a existé. Son nom appartient aux choses qui ne se dissolvent pas.

Alors, j'essaie quelque chose.

Je vais en avant. Pas dans l'espace. Dans le temps.

L'Allemagne est divisée. L'école est toujours là, désormais en RDA. Le mot « Gymnasium » a disparu de la façade. Les lettres ont été retirées, mais leurs ombres plus sombres se dessinent encore dans la pierre. Le bâtiment est vide. Je peux me tenir devant lui.

Et je peux repartir en arrière, revenir dans la jeunesse de mon père. Contrairement à autrefois, je n'ai plus besoin d'attendre qu'une chronique m'emporte quelque part. Je peux chercher.

C'est dans le Scheunenviertel que mon père commence à acquérir ce savoir avec lequel, plus tard, il impressionnera les autres toute sa vie. Il apprend l'anglais, le français et l'italien, alors qu'il n'existe pas encore cette Europe où l'on peut franchir les frontières presque comme une évidence.

Sur ses bulletins, il a des notes excellentes en mathématiques et en physique. Ces bulletins, je les connais. Plus tard, il me les montrera.

Cette pensée, je la reconnais comme un souvenir.

D'autres choses, je les sais seulement.

Il y a une différence.

Mon père passe pour discipliné et brillant, l'un de ces garçons à qui l'ordre donne un sentiment de sécurité et qui, pour cette raison, remarquent à peine combien l'ordre peut devenir dangereux lorsque quelqu'un d'autre en décide le but. En 1933, il a onze ans ; il en aura douze cet été-là. Les professeurs restent d'abord les mêmes, les rues aussi, et pourtant les mots changent peu à peu de sens. Peuple. Honneur. Devoir. Communauté. Allemagne.

Et ennemi.

Un jour, Abel manque en classe. D'abord une journée. Puis davantage. Enfin, sa place reste vide pour toujours. Mon père fait seul le chemin de l'école.

J'essaie de découvrir ce qu'il pensait alors.

Rien ne vient.

C'est plus difficile à supporter qu'une explication définitive.

A-t-il demandé ce qui était arrivé à Abel ? Quelqu'un lui a-t-il répondu ? S'est-il tu parce que les adultes se taisaient ? A-t-il pensé que tout cela devait bien avoir une raison ? Ou bien est-ce moi qui place les questions d'un homme né plus tard dans l'esprit d'un garçon qui, à l'époque, ne savait pas encore les poser ?

Je peux retrouver des lois, des journaux, des décrets et des discours ; je peux déterminer quand des droits furent retirés, des

commerces détruits, des êtres humains déportés. Je peux accéder au savoir de toute une époque.

Mais je ne peux pas entrer dans chacune des pensées de mon père.

Peut-être est-ce là, aussi, une limite.

Après l'Abitur, il commence sa formation militaire. En juin 1941, il a vingt ans. Le 22 juin, l'Allemagne attaque l'Union soviétique et, après une brève formation, mon père participe à l'offensive comme chef de pièce.

Moi, j'en connais l'issue.

Lui, non.

C'est tout aussi difficile à supporter.

Je le vois partir vers l'est, dans un pays dont l'immensité paraît maîtrisable sur les cartes, pourvu qu'on soit assis assez loin. Les jeunes soldats croient à une campagne rapide. La Pologne leur avait montré, prétendument, comment fonctionne une guerre ; la France semblait l'avoir confirmé. Des semaines, pas des années. Percer les frontières. Encercler des unités de combat. Continuer. Caucase. Moscou. Pétrole. Matières premières. Espace vital.

Des flèches sur des cartes.

Je peux même voir les autres cartes, celles que mon père n'a jamais vues. Groupes d'armées. Objectifs opérationnels. Voies ferrées. Routes de ravitaillement. Des plans où les hommes apparaissent comme des chiffres et les paysages seulement comme un espace qu'il faut franchir.

Les hommes sont jeunes. Beaucoup n'ont aucune idée de ce que signifie la guerre tant qu'ils gagnent. Mon père porte un fusil. Va-t-il tirer ?

Je cherche.

Rien n'indique qu'il tue un homme sur ce front. Peut-être est-ce ainsi que je me rassure. Peut-être est-ce vrai.

Mais derrière l'avancée commence autre chose. Une guerre qui ne se mène pas seulement contre des armées. On arrache des gens à leurs maisons, on rassemble des familles juives, on fusille des hommes, des femmes et des enfants. Les ordres transforment le meurtre en administration. L'extermination n'est pas extérieure à cette campagne. Elle en fait partie.

Moi, je le sais.

Mon père ?

Je ne trouve rien. Peut-être n'en a-t-il rien vu. Peut-être a-t-il vu quelque chose sans le comprendre. Peut-être n'a-t-il pas voulu comprendre. Peut-être suis-je en quête d'une circonstance atténuante parce qu'il est mon père.

Cette pensée aussi, il me faut l'accepter.

À la frontière de l'Ukraine, il rencontre des paysans dont les champs se trouvent entre les fronts. Les chars tracent de profondes ornières dans la terre, tandis que les gens continuent pourtant à travailler, parce que même une guerre n'empêche pas de devoir nourrir les bêtes et récolter les pommes de terre.

Les soldats allemands sont accueillis dans les maisons. Pas forcément par hospitalité. Celui qui laisse des soldats sur le seuil

ignore ce qui se passera ensuite. Mon père enlève ses bottes en entrant. C'est ainsi qu'il a appris à faire chez lui. La famille rit. Le soldat étranger qui retire ses bottes. Quelque chose change à cet instant. Une soupe rouge arrive sur la table. Betteraves. Pommes de terre. Chou blanc. Bortsch. Ce mot aussi me revient.

Je regarde mon père manger. Je pourrais goûter, ou je m'imaginer que je le peux. Le goût ne me plaît pas. Mon père mange. La soupe lui redonne des forces. C'est ainsi qu'il tient pendant les semaines de l'avancée.

Il a beaucoup lu. Le *De Bello Gallico* de César. Clausewitz. La guerre comme stratégie, comme mouvement de troupes, ravitaillement, terrain et temps. Sur le papier, tout peut s'ordonner. En réalité, mon père n'est qu'un jeune chef de pièce qui utilise à peine son canon, tant le front avance vite au début.

Café. Chocolat. Soupes. Conserves. De petites choses qui prennent, dans ses notes, une importance étonnante.

Un jour, je me tiens face à lui.

Tout près.

Nous buvons le même café clair. Il a à peine le goût de café. Mon père le trouve bon. Il me regarde. Aucun signe de reconnaissance. Pourquoi me reconnaîtrait-il ?

Je suis son fils, mais je ne suis pas encore né. La pensée est absurde. Et parfaitement claire.

Puis tout continue. Le tracteur d'artillerie tombe en panne. Panne de moteur, écrit-il dans son journal. Les pièces de

rechange manquent. Une semaine plus tard, elles ne sont toujours pas arrivées. Les distances qui séparent du ravitaillement sont devenues trop grandes.

Comme chez Napoléon, pense mon père.

J'entends sa pensée. Ou bien je la connais par son journal. Je ne sais plus ce qui est vrai. Tu as raison, ai-je envie de lui dire.

À chaque kilomètre de son avance, une armée allonge aussi la distance sur laquelle elle doit être ravitaillée. Le carburant doit parvenir aux véhicules, les munitions aux canons, la nourriture aux soldats, les pièces de rechange aux machines, qui ne deviennent pas moins sujettes aux pannes parce qu'un général trace une flèche plus loin vers l'est. L'espace que cette guerre rapide voulait vaincre commence lui-même à devenir une arme.

Mon père en pressent quelque chose. L'issue, lui, n'a pas encore pu la lire dans les livres d'histoire.

Puis il se produit quelque chose de banal, presque ridicule au regard de tout ce qui le menace. Il saute de la plate-forme d'un camion en marche et se fracture plusieurs métatarsiens.

Mon père jure. Pour lui, c'est une catastrophe.

Je regarde son pied et je sais que cette fracture lui sauve peut-être la vie.

Ainsi s'achève son engagement à l'Est. Combien de hasards faut-il pour qu'un homme survive ? Un camion qui roule un peu trop vite. Un pied qui se pose mal. Un os qui se brise au bon moment. Parfois, le corps sauve la vie en défaillant.

Les hommes avec lesquels mon père a passé ces semaines, il ne les reverra plus. Après la guerre, il recherchera certains d'entre eux. Sans succès. Dans son journal, il dessine son pied blessé. Pas mal du tout. Il avait aussi d'excellentes notes en dessin.

Après un long séjour à l'hôpital militaire de Potsdam, il reprend la route vers une nouvelle affectation. D'abord Munich.

Nous sommes assis l'un en face de l'autre dans le train. Je me suis maintenant habitué à pouvoir être là. Il me regarde de temps à autre. Peut-être distingue-t-il une ressemblance. Peut-être pas. Ses pensées sont déjà ailleurs. En Afrique. Ou auprès de son frère, qui aurait été exposé à des gaz toxiques en Pologne et se trouverait désormais, lourdement paralysé, dans un hôpital militaire.

Munich. Gare centrale.

Lorsque nous descendons, j'ai du mal à reconnaître la ville. Elle paraît plus petite, presque provinciale. Mon père s'y plaît. Surtout, il aime les jeunes femmes des auberges qui parlent avec leur accent bavarois et rient quand les soldats venus de Berlin essaient de les imiter.

L'une d'elles s'appelle Paula. Il la revoit plusieurs fois. Pas seulement pendant son travail. Un soir, je les vois marcher côte à côte dans une rue plongée dans l'obscurité. Les fenêtres laissent à peine filtrer de lumière et, quelque part, une affiche

montre encore un soldat au visage résolu regardant vers un avenir qui, apparemment, ne compte aucun mort.

Paula a passé son bras sous celui de mon père.

« Combien de temps tu restes ici ? »

« Je ne sais pas. »

« Alors fais en sorte que ça dure. »

Mon père rit.

« Chez nous, ça ne marche pas comme ça. »

« Et qu'est-ce qui marche, chez vous ? »

Il la regarde.

« Un ordre est un ordre. »

« C'est ce qu'ils disent tous. »

Ils continuent. Peut-être cette conversation n'a-t-elle jamais eu lieu. Peut-être prête-je à Paula les mots dont j'ai besoin. Mais je vois la possibilité qu'elle incarne. Une jeune femme. Munich. Une chambre. Un pied qui pourrait recommencer à faire mal. Une affectation loin du front. Une autre vie, pour quelques semaines d'abord, peut-être plus longtemps.

Paula s'arrête.

« Ton pied te fait encore mal, non ? »

« À peine. »

« Alors fais-le recommencer à te faire mal. »

Mon père comprend. Son visage change.

« Je ne me défile pas. »

« Je n'ai pas dit que tu devais te défiler. »

« Si. »

Elle retire son bras du sien. Pendant quelques pas, ils marchent côte à côte sans se toucher. Mon père a vingt et un ans. Il ne veut pas être celui qui reste pendant que les autres partent. Peut-être le lui a-t-on appris pendant des années. Peut-être se l'est-il appris lui-même.

Plus tard, nous sommes assis dans son hôtel, la « Bayerische Krone ». Il me parle de Paula et me prend pour un soldat en civil. Je le laisse le croire.

« On rencontre des filles et on les oublie », dit-il. « En temps de guerre, ça va vite. »

Je le regarde. Je pourrais lui dire quelles femmes il oubliera et lesquelles il n'oubliera pas. Quelles décisions auront des conséquences qui finiront par m'atteindre. Je ne le fais pas.

Pour la première fois, il me suffit de savoir qui je suis.

Le 3 décembre 1942, mon père reçoit l'ordre de partir pour Rome. Dans son journal, il écrit : « joie indescriptible ».

J'ai peine à le croire.

Reste à Munich, me dis-je. Reste avec Paula. Fais revenir la douleur dans ton pied. Demande n'importe quelle affectation dans un bureau. Cache-toi, s'il le faut, dans un village à l'extérieur de la ville.

Mais mon père ne veut pas rester. Ce n'est pas la même chose que d'être envoyé ailleurs. La guerre ne fait pas que le pousser plus loin.

Il part.

Peut-être est-ce là la véritable tragédie de son voyage. Plusieurs fois, une porte s'ouvre qui pourrait l'éloigner de cette guerre, et chaque fois il en choisit une autre, celle qui lui paraît plus honorable.

À la gare, je revois Paula. Peut-être est-ce moi qui invente cet adieu parce qu'une femme qui aurait pu retenir quelque mérite un dernier instant. Elle porte un manteau sombre. Mon père tient sa valise. Le train est déjà à quai.

« Tu n'es pas obligé de tout faire. »

« Qu'est-ce que ça veut dire ? »

« Exactement ce que je viens de dire. »

« On est en guerre. »

« Justement. »

Il regarde le train derrière elle.

« On se reverra après la guerre », ajoute-t-il.

Quelle phrase cruelle. Elle est presque entièrement faite d'avenir. Paula le regarde longtemps.

« Peut-être qu'après la guerre, les gens seront différents. »

« Moi, je serai là. »

« Comment peux-tu le savoir ? »

Il ne répond pas. Puis il l'embrasse, monte dans le train et part. À 20 h 20, le train de nuit quitte Munich vers le sud.

Nous ne voyons rien des Dolomites, rien de Bolzano ni de Vérone. Les vitres ne reflètent que les visages dans le compartiment. De jeunes hommes. Mon père. Ses camarades. Et moi.

J'ai l'air plus âgé qu'eux. Pas d'un soldat. Plutôt de quelqu'un qui en sait trop. Et pourtant, je ne peux pas arrêter le train.

Dans l'après-midi, nous arrivons à Rome.

Mon père cherche fébrilement un logement. Dans la Via Francesco Crispi, les hommes trouvent une pension. Les autres pensent déjà à manger et à boire du vin. Mon père, lui, veut aller à la basilique Saint-Pierre. Évidemment. Je le suis.

Il traverse la place Saint-Pierre, contemple l'obélisque égyptien et les colonnades, puis se perd dans l'intérieur de la basilique. Des chiffres se déploient dès que je regarde. Des siècles. Des colonnes. Des architectes. La pierre. Le pouvoir. Mon père s'intéresse moins aux chiffres. Il voit la grandeur.

Plus tard, il écrira dans son journal que la véritable splendeur du lieu ne naît qu'en présence du Pontifex maximus. Comme si le pape était un empereur romain.

Ce soir-là, il ne le voit pas. La messe est terminée.

Nous repartons. Cet homme, je le connais. Des décennies plus tard, je parcourrai avec lui d'autres villes et j'attendrai devant des églises qu'il voudra absolument visiter. Cela, c'est un souvenir. Pas un savoir tiré de données. Je distingue de mieux en mieux la différence.

À la pension, une Italienne aimable apporte du vin rouge et du pain blanc. Les jours suivants se brouillent. L'image se fait plus ténue. Certaines scènes ont presque disparu, comme si, derrière un écran, on avait allumé une lumière trop forte.

Je me force à continuer de regarder. La douleur dans ma tête revient. Vive. Puis elle s'apaise. J'ai l'impression que quelqu'un glisse une nouvelle bobine dans un vieux projecteur, sauf que les images bougent et que je peux décider moi-même lesquelles je regarde plus longtemps.

Noël. La veille de Noël. Mon père retourne à la basilique Saint-Pierre. Messe de minuit. L'église est pleine. Des soldats allemands s'appuient contre les colonnes. Les voix montent sous la coupole.

« Astro del ciel. »

Douce nuit en italien.

Mon père se fraie un chemin vers l'avant. Je le perds. Pendant un instant, j'éprouve une véritable peur, puis je le revois, à côté d'une jeune femme, une Italienne. Ils se tiennent tout près l'un de l'autre. Peut-être parce qu'il y a foule. Peut-être pour une autre raison.

La messe dure longtemps et, lorsque les gens se déversent enfin sur la place, mon père est toujours auprès de la jeune femme. À présent, ils s'embrassent. Si vite. Comme s'ils devaient consumer d'avance le temps qui, peut-être, ne leur sera pas accordé.

Elle s'appelle Anna-Maria.

Plus tard, dans son journal, il évoquera son tempérament passionné. Ils se revoient. Encore. Et encore.

Anna-Maria lui fait découvrir Rome comme si la guerre n'existait qu'en dehors de la ville - ou peut-être justement parce

qu'elle est partout. Elle lui montre de petits cafés où le vin est mauvais et le pain frais, des églises où il serait allé même sans elle, et des rues que le régime fasciste a conçues avec une monumentalité telle qu'on croirait pouvoir prouver la puissance par la largeur d'un boulevard.

Sur la Via dell'Impero, mon père reste longtemps à regarder les ruines.

« Bella ? » demande Anna-Maria.

« Sehr. »

Elle ne comprend pas le mot allemand, mais elle en comprend le ton.

« Mussolini », dit-elle en faisant une grimace.

Mon père rit.

« Tu ne l'aimes pas ? »

« No. »

« Pourquoi ? »

Elle hausse les épaules.

« Troppo. » Trop. Trop grand. Trop bruyant. Trop de discours. Trop d'uniformes. Peut-être veut-elle dire tout cela. Mon père répond que l'Allemagne et l'Italie sont alliées.

Anna-Maria l'observe.

« Germania o Hitler ? »

L'Allemagne ou Hitler ? Peut-être ne pose-t-elle pas cette question. Peut-être est-ce moi qui la pose. Mon père la comprend tout de même.

« Deutschland. »

« E Hitler ? »

Il hésite. Pas longtemps.

« Maintenant, c'est la même chose. »

La phrase me fait peur. Peut-être parce que je l'invente. Peut-être parce qu'elle pourrait être vraie. Anna-Maria lâche sa main. Seulement pour quelques pas. Puis elle la reprend.

Entre Noël et le Nouvel An, ils vivent des journées qui, en pleine guerre, ressemblent à une éternité volée. Catacombes chrétiennes. Escalier de la Trinité-des-Monts. Capitole. Cafés. Mains enlacées. Baisers. Mon père est un jeune homme dans une ville étrangère et, parfois, même à ses yeux, l'uniforme ne paraît plus qu'un vêtement qu'il peut enlever le soir.

Pendant l'un de ces jours de Noël, ils vont à l'opéra. C'est ici que l'image trébuche. Je vois un nom.

Mefistofele. Arrigo Boito. Faust. Évidemment Faust. Et Beniamino Gigli. Mon père ne suit presque rien de la représentation parce qu'Anna-Maria est assise à côté de lui et lui tient la main. Moi, en revanche, je reste accroché à ce nom. Quelque chose ne va pas. Un autre savoir s'ouvre, sobre et dérangeant comme un dossier que quelqu'un poserait sur un beau souvenir.

Gigli a bien chanté à Rome pendant ces jours de Noël. Mais les 25 et 29 décembre 1942, il chantait Enzo Grimaldo dans *La Gioconda* de Ponchielli.

Pas *Mefistofele*. Je m'arrête. Quelle image est fausse ? La soirée à l'opéra ? Gigli ? La date ? Ou seulement le titre ? Peut-être

ai-je introduit Faust dans le souvenir. Je regarde de nouveau le programme. Maintenant, il est écrit *La Gioconda*. Puis de nouveau *Mefistofele*. Les lettres changent.

Anna-Maria ne remarque rien. Mon père non plus. Dans le foyer, Gigli salue quelques invités. Mon père le voit à peine, parce qu'il n'a d'yeux que pour la jeune femme. Moi, en revanche, j'ai le journal de mon père avec moi.

Pourquoi ? Il l'a oublié à la pension. Et pourtant, je peux le porter. Je m'approche de Gigli et lui demande un autographe. Plus tard, mon père trouvera cette signature dans son journal. Il ne pourra pas s'expliquer comment elle y est arrivée.

Puis-je changer quelque chose ? Ou bien est-ce que je me souviens seulement que cet autographe a réellement existé et que j'invente maintenant une histoire pour expliquer comment il est entré dans le journal ? Je ne sais pas. Pour la première fois, cette incertitude me plaît. Elle signifie qu'il reste quelque chose à découvrir.

Un des jours suivants, mon père et Anna-Maria empruntent la Via dell'Impero jusqu'au Capitole. Devant le palais des Sénateurs, ils s'embrassent de nouveau. La place a été conçue par Michel-Ange. Dans le pavement s'inscrit une étoile aux nombreux rayons, un univers géométrique avec un centre.

Caput mundi. Capitale du monde. Mon père me voit. Cette fois, il m'adresse la parole.

« Camarade ! »

Je me retourne. Il me fait signe d'approcher. Anna-Maria se tient à côté de lui, le bras passé sous le sien.

« Voici Anna-Maria. »

Elle sourit. Je la regarde longtemps. Peut-être trop longtemps. Si je savais quelle place elle occupera plus tard dans sa vie, je pourrais dire quelque chose. Mais je ne le sais pas. Du moins pas encore, à cet instant. Ou bien il me faudrait m'avancer plus loin dans l'avenir. Je ne le fais pas.

« Enchanté. »

Mon père resserre son bras autour d'elle. Il ne me connaît pas. Moi, je le connais. Et pourtant, je suis son fils. Cette pensée me suffit une fois encore.

Le soir de la Saint-Sylvestre, ils se tiennent peut-être quelque part au-dessus de la ville. Des cloches. Quelques lumières isolées. La guerre a interdit les grands feux d'artifice. Anna-Maria a froid et glisse ses mains dans les poches de mon père.

« Resti a Roma. » Reste à Rome.

Il sourit.

« Si seulement je pouvais. »

« Puoi. »

Tu peux.

« Non. »

« Sempre no. »

Toujours non.

Elle le regarde et, dans ses yeux, j'aperçois un instant quelque chose que Paula avait peut-être déjà compris. Il n'est pas absolument obligé de partir. Il existe des affectations en Italie. Des états-majors. Des postes d'interprète. Des missions de courrier. Son pied pourrait recommencer à lui poser problème. Ses compétences linguistiques le rendent utile ici aussi.

Mais mon père veut aller au front. Peut-être ne le dit-il pas ce soir-là. Peut-être se contente-t-il de dire :

« Africa. »

Anna-Maria comprend le mot.

« Rommel ? »

Mon père acquiesce. Elle secoue la tête.

« Pazzo. » Fou.

On ne sait pas si elle parle de Rommel ou de mon père.

Au début de janvier 1943, il reçoit dans la nuit une mission de courrier. Il doit partir tôt le matin pour Livourne. À midi, il a rendez-vous avec Anna-Maria sur la Piazza Navona.

Ils se connaissent depuis peu. Il ne connaît pas son adresse exacte. On ne peut pas simplement lui faire parvenir un message. Pas de téléphone dans sa poche, aucun moyen rapide de joindre la femme qui l'attend.

Mon père part. Anna-Maria attend. Je vois les deux scènes.

Je voyage avec mon père dans le train et, au même instant, je me tiens auprès d'Anna-Maria sur la Piazza Navona. Ou bien je passe d'une image à l'autre si vite qu'il n'y a plus de différence.

Elle attend près de la fontaine. Une heure. Puis davantage. Elle cherche sans cesse son visage dans la foule. Peut-être est-elle d'abord agacée. Puis inquiète. Puis blessée. Je ne sais pas à quel moment l'un devient l'autre. Son regard tombe sur le Neptune de pierre qui, de son trident, lutte contre une grande pieuvre. Elle continue d'attendre. Je pourrais aller vers elle. Lui dire qu'il ne viendra pas. Qu'il ne l'a pas abandonnée volontairement. Qu'un ordre s'est interposé. Mais je ne fais rien. Peut-être ne puis-je rien changer. Peut-être ai-je seulement envie de le pouvoir. Mon père n'en sait rien. Les lignes de l'histoire s'écartent. Je peux les suivre. Toutes les deux.

De Livourne, il poursuit jusqu'à Naples. Alerte aérienne en plein jour. Et là, mon père fait quelque chose que je comprends encore moins que son départ de Munich.

Il se renseigne sur une affectation en Afrique. L'idée ne vient pas de quelqu'un d'autre. C'est lui-même qui cherche le chemin de l'Afrique. Le destin vient pourtant de lui offrir plusieurs occasions d'y échapper. Le pied cassé. Munich. Paula. Rome. Anna-Maria. À plusieurs reprises, il aurait au moins pu essayer de rester.

Au lieu de cela, quelque chose le pousse plus loin. Comme s'il suivait lui aussi une navigation dont il ignorait l'origine.

Il lui arrive alors ce qui m'arrive aujourd'hui. J'erre à travers les époques à la recherche de mon avenir. À Naples, je me mets en travers de son chemin. Peut-être le fais-je réellement. Peut-être ai-je simplement besoin, enfin, d'une réponse.

« Pourquoi l'Afrique ? »
Mon père s'arrête.
« Quoi ? »
« Pourquoi veux-tu aller en Afrique ? »
« Parce qu'on s'y bat. »
« C'est précisément pour ça que je pose la question. »
Il fronce les sourcils.
« Tu pourrais rester ici. »
« Pour une affectation spéciale ? »
« Pourquoi pas ? Tu parles italien. »
« Je suis chef de pièce. »
« Tu es surtout vivant. »
Il me regarde comme si je venais de dire quelque chose de ridicule.
« Ce n'est pas pour ça qu'on m'a formé. »
La voilà, la phrase. C'est elle que je cherchais. Pas : Je suis obligé. Pas : On me force. Il veut aller là où l'on se bat.
« Paula aurait pu te retenir. »
Son visage se ferme d'un coup.
« D'où connais-tu Paula ? »
Je ne réponds pas.
« Anna-Maria aussi. »
« Qu'est-ce que tu sais d'Anna-Maria ? »
« Qu'elle t'a attendu. »
Mon père pâlit. Pendant un instant, je crois l'avoir atteint.
« Sur la Piazza Navona », dis-je.

Il me regarde.
« Comment sais-tu ça ? »
« Elle a attendu longtemps. »
Il se détourne.
« Je n'y pouvais rien. »
« Si. »
Cette fois, il se met en colère.
« Tu ne sais absolument rien. »
Peut-être a-t-il raison.
« Je suis soldat. »
« Tu pourrais être autre chose. »
« Après la guerre. »
Encore cette phrase. Après la guerre. Comme si l'avenir attendait fidèlement qu'on vienne le rejoindre.
« Et si tu n'y arrives pas vivant ? »
Il me regarde.
« Alors au moins j'aurai fait mon devoir. »
« Pour qui ? »
« Pour l'Allemagne. »
J'hésite. Puis je le dis.
« Pour Hitler. »
Mon père fait un pas vers moi.
« Fais attention à ce que tu dis. »
« C'est bien cette Allemagne-là pour laquelle tu te bats. »
« Tu ne comprends pas. »
« Peut-être que je comprends mieux que toi. »

Sa main se lève comme s'il allait me saisir, puis retombe.

« Nous nous battons pour l'espace vital et les matières premières. Sans pétrole, aucune industrie ne tourne. Les Anglais sont partout. Si nous faiblissons maintenant, tout aura été inutile. »

J'entends des mots qui ne viennent pas de lui et qui pourtant ont fini par entrer en lui. Espace vital. Matières premières. Devoir. Faiblesse. Peut-être la propagande fonctionne-t-elle exactement ainsi. À un moment donné, plus personne ne sait d'où venait la phrase au départ.

Mon père prend sa valise.

« Il faut que j'y aille. »

« Non », dis-je.

Il s'arrête réellement une fois encore.

« Quoi ? »

« Tu le veux. »

Puis il s'en va. Et avec lui s'ouvre soudain l'histoire qui se cache derrière sa décision. Pas son histoire. La grande Histoire. L'autre savoir. Mussolini. Hitler. Rommel. El-Alamein. Stalingrad. Des chars. Des navires. Du carburant. Des cartes.

Peut-être tout cela provient-il de livres, d'archives, de films, de bases de données. Je distingue de moins en moins l'origine de ce savoir. Ce qui importe davantage, c'est de savoir s'il m'aide à comprendre le voyage de mon père. Pourquoi l'Afrique ?

Pourquoi une guerre qui, en Russie, a déjà commencé à se dévorer elle-même envoie-t-elle encore de jeunes hommes dans

un désert qu'il devient stratégiquement toujours plus difficile de tenir ?

Je vois Mussolini. Ou je vois l'homme des actualités filmées qui aurait pu être Mussolini. Crâne chauve. Menton projeté en avant. Uniforme. Balcon. Foules.

Je vois Hitler. Peut-être les place-je tous les deux dans une pièce où ils ne se sont jamais tenus ainsi ensemble. Je le sais. J'ai pourtant besoin de cette pièce.

Sur une table reposent des cartes de l'Afrique du Nord, des Balkans et de l'Union soviétique. Elles se superposent, et peut-être la réponse se trouve-t-elle déjà là.

Mussolini veut un empire. Il est entré en guerre en 1940, alors que la France s'effondrait déjà et qu'il croyait que l'Allemagne avait presque remporté la victoire. Il veut sa part. Afrique du Nord. Égypte. Suez. Grèce. La renaissance de la grandeur romaine.

Les attaques échouent. En Afrique du Nord, l'armée italienne est repoussée. En Grèce, elle s'enlise.

Hitler intervient. Plus tard, on en tirera une histoire d'une simplicité séduisante. L'Allemagne, dira-t-on, n'aurait perdu la guerre que parce que Hitler avait dû sauver Mussolini. À cause de la Grèce, l'attaque contre l'Union soviétique aurait été retardée ; l'hiver russe aurait ainsi surpris la Wehrmacht devant Moscou. Des chars modernes auraient été immobilisés dans le sable africain alors qu'ils manquaient sur le front de l'Est. Sans Mussolini, Hitler aurait gagné.

Je sens à quel point cette explication me plaît. Elle est simple. Un homme prend une mauvaise décision et tout le reste en découle. Les chroniques aiment fonctionner ainsi. Trop bien. C'est précisément pour cela que je m'en méfie.

Oui, au printemps 1941, la campagne des Balkans mobilise des troupes et des moyens de transport tandis que le début de l'attaque contre l'Union soviétique est repoussé par rapport aux premiers plans. Oui, l'Afrique absorbe des avions, des navires, des chars, du carburant, des munitions et des hommes.

Mais les premières unités allemandes placées sous Rommel sont envoyées en Libye avant même que le front de l'Est n'existe. Elles ne sont pas retirées en plein combat devant Moscou pour être expédiées dans le désert. L'hiver russe, lui non plus, n'est pas la seule cause de l'échec à l'Est. Les routes, les distances, le ravitaillement, la résistance soviétique, les erreurs de planification, les réserves sous-estimées, tout cela compte. La vérité est plus compliquée. Comme toujours. Et pourtant, quelque chose demeure. Chaque front supplémentaire coûte. Chaque ambition exige du matériel. Chaque empire dévore des hommes. Hitler n'est pas obligé de soutenir Mussolini. Il choisit de le faire. Et lorsque la situation militaire s'est depuis longtemps dégradée, il choisit encore et encore de refuser le repli, parce qu'un repli ressemble à une défaite.

C'est peut-être le lien que je cherche. Je laisse les deux hommes parler. Non parce que je sais ce qu'ils ont dit. Parce que les documents ne me suffisent pas.

« L'Afrique ne doit pas être perdue », dit Mussolini.

Hitler regarde une autre carte. La Russie.

« L'Afrique ne sera pas perdue. »

« Rommel a besoin de chars. »

« Tout le monde a besoin de chars. »

« Alors envoyez-lui-en. »

Hitler relève la tête.

« Et d'où les prendre ? »

Mussolini ne répond pas. Peut-être cette conversation est-elle inventée. Le conflit, lui, ne l'est pas. Durant l'hiver 1942-1943, le monde des puissances de l'Axe se fissure à plusieurs endroits en même temps. À Stalingrad, la 6^e armée est encerclée. Dans l'ouest de l'Afrique du Nord, les Américains et les Britanniques ont débarqué. À l'est arrive Montgomery, après sa victoire d'El-Alamein. La Tunisie devient un espace pris entre deux mouvements alliés.

L'Allemagne ne réagit pas en retirant ses forces d'Afrique. Elle y en envoie d'autres. Des avions atterrissent à Tunis. Des navires arrivent de Sicile. De nouvelles unités traversent la Méditerranée, y compris des chars lourds. Tandis que, sur le front de l'Est, chaque réserve est disputée, une force importante se constitue encore en Tunisie.

Mon père ignore cette contradiction. Pour lui, l'Afrique porte un nom. Rommel. Le Renard du désert. Un nom qui sonne comme une promesse.

Je vois d'abord Rommel comme mon père aurait pu le voir. Dans des actualités filmées. Lunettes de protection. Casquette à visière. Poussière. Un chef militaire qui roule très en avant, déplie ses cartes sur des capots de voitures, décide vite et surprend l'adversaire par des mouvements qu'il n'attend pas. Tobrouk. Gazala. L'avance vers l'Égypte. Des victoires. Chaque succès engendre le mythe suivant.

Les Britanniques eux-mêmes y contribuent. Un adversaire dangereux explique mieux ses propres défaites qu'un adversaire ordinaire. Mais derrière ce Rommel, j'en vois désormais un second. Plus ses chars avancent, plus s'allongent les routes sur lesquelles leur carburant doit les rejoindre. Un litre d'essence qui arrive au front coûte lui-même de l'essence pour y être transporté. Les pièces de rechange sont en Italie ou en Europe tandis que les véhicules endommagés restent en Afrique. Des navires sont coulés en Méditerranée. Les avions ont besoin de carburant. Les camions ont besoin de pneus.

Rommel gagne de l'espace et perd du ravitaillement. Cela aussi est une équation. Peut-être est-ce là une partie de la controverse qui l'entourera plus tard. Sa brillante maîtrise de la guerre de mouvement crée des distances qui finissent par lui retirer sa liberté de mouvement. L'homme n'est pas soudain devenu moins intelligent lorsque les victoires ont cessé. Les conditions sont autres. L'adversaire est plus fort. Le ravitaillement britannique fonctionne mieux. Le ciel appartient de plus

en plus aux Alliés. Le Renard du désert devient un homme en retraite.

Mon père veut pourtant le rejoindre. Dans le centre d'affectation en Italie, on ne semble d'abord pas savoir exactement de qui il dépend. Un capitaine allemand veut le garder pour une affectation spéciale. ZBV. Ses connaissances linguistiques le rendent utile.

S'il en restait là, il pourrait peut-être retourner à Rome. Auprès d'Anna-Maria.

Je me surprends à l'espérer.

Mais mon père continue de demander l'Afrique. Finalement, un officier italien organise un vol pour Bizerte. Ensuite, il doit poursuivre en direction de Tunis.

Je regarde mon père partir et je le suis.

La Méditerranée sous nous est bleue. Trop belle pour une guerre.

Bienvenue en Afrique, à la manière des soldats. On se tape sur l'épaule, on raconte des histoires du front qui ont peut-être été vécues ou qui ne sont peut-être nées qu'en les racontant, et l'on fait comme si une poignée de main ferme pouvait masquer que la situation est devenue presque désespérée.

Dans ces circonstances, mon père admire le « maintien bien droit » des lieutenants allemands. Embarrassant, me dis-je. Mais il est ainsi à cette époque. Conscientieux, discipliné, toujours convaincu qu'une tâche devient juste parce qu'on la lui a

ordonnée. Il ne se demande pas où tout cela mène ni ce que cette guerre pourrait faire de lui.

Le matin, je cherche avec lui son fusil dans l'abri et finis par le lui tendre. Désormais, je ne peux plus seulement regarder. Je peux agir dans ces images.

Mon père s'est fait envoyer tête baissée dans un guêpier. Le commandant de compagnie veut de nouveau l'affecter à une équipe de canon, mais le canon antichar léger, une PaK 36, n'est pas encore arrivé. Le véhicule tracteur manque lui aussi. Dans le même temps, les Italiens réclament un renfort rapide sur la ligne Mareth. Même des fantassins seraient les bienvenus.

Donc quitter Tunis. Seulement avec le fusil, vers le front. Provisoirement. De nouveau des ordres, des contre-ordres, des compétences qui se chevauchent sans que personne semble avoir une vue d'ensemble.

Je peux presque voir, désormais, cet enchevêtrement de voies de commandement. Hitler. Le Comando Supremo italien. Kesselring. Rommel. Messe. Corps d'armée. Division. Régiment. Compagnie. Et tout en bas, un homme de vingt et un ans venu de Berlin qui creuse un trou dans le sol tunisien. À une extrémité, on déplace des lignes sur des cartes. À l'autre, mon père transpire.

« Il faut se tenir là où le commandement vous place », écrit-il dans son journal, qualifiant cela de sens du devoir d'un Landser allemand. L'horreur a son propre langage.

Ils commencent à creuser des positions. Sous une chaleur intense, les hommes piochent dans les cailloux et le sable, tendent des toiles de tente au-dessus des excavations et attendent. Puis arrive l'ordre suivant. Plus au sud. À la rencontre de l'ennemi. Pas encore de contact direct. Simplement rouler sur des routes poussiéreuses. S'arrêter. Creuser. Rouler de nouveau. Creuser de nouveau.

Et soudain, je remarque que ce que j'avais pris jusqu'ici pour de la douleur n'en est peut-être pas. C'est de la chaleur. La chaleur du désert. Cela aussi ne peut être qu'une explication possible parmi beaucoup d'autres.

Le paysage se déploie devant moi avec une précision telle que la pièce dans laquelle je suis allongé semble ne plus avoir de limites. Je vois des chemins et des crêtes, des distances, des profils de terrain et des types de sol. Et tandis que je regarde la plaine, les détails s'ajoutent sans que je les cherche.

Devant moi s'étend la Jeffara, une plaine côtière sèche qui paraît presque dépourvue de végétation au premier regard. Mais dès que je regarde de plus près, le vide apparent se défait. Entre sable, croûtes calcaires et cailloux poussent des herbes dures. Après les pluies de l'hiver, une verdure fraîche s'est formée par endroits entre les buissons gris-vert, des plantes annuelles qui doivent profiter du bref printemps avant que la chaleur ne les fasse de nouveau disparaître. Il y a tant d'informations que j'en perds presque le sens de l'orientation.

Plus à l'ouest se dressent les monts Matmata. Avec le sol et l'altitude, la steppe change elle aussi. Sur les pentes pousse l'alfa et, dans les endroits plus favorables, on trouve même du genévrier de Phénicie et du romarin.

Je sais tout cela sans pouvoir me souvenir de l'avoir jamais appris.

Plus au nord, là où la plaine s'ouvre vers le golfe de Gabès, le paysage change de couleur presque sans transition. L'oasis apparaît comme une concentration de vert entre la steppe et la mer. Les palmiers-dattiers forment l'étage supérieur ; au-dessous poussent grenadiers, oliviers et autres arbres fruitiers, et plus bas encore se trouvent des jardins et de petites parcelles cultivées à l'ombre des couronnes. Le savoir est déjà là avant même que je le voie.

Peu à peu, le paysage s'ordonne devant moi comme une carte. La longue chaîne des monts Matmata court approximativement du sud au nord, presque parallèlement à la côte, et sépare la plaine plus étroite et plus peuplée du littoral méditerranéen des hauts plateaux secs et des espaces désertiques à l'ouest. Entre les hauteurs et le golfe de Gabès demeure un corridor par lequel, depuis des siècles, passent les routes venant de Libye vers le nord. Aujourd'hui encore, la route de Ben Gardane à Tunis passe par Médenine, Mareth et Gabès.

À Mareth, ce corridor se resserre entre les monts Matmata et la mer au point qu'une ligne défensive peut le barrer. Je

comprends maintenant pourquoi on l'a construite précisément ici. C'est un goulet d'étranglement.

Le paysage devient géographie militaire. Les Français ont construit la ligne Mareth entre 1936 et 1940 pour protéger leur protectorat de Tunisie d'une éventuelle attaque venue de la Libye sous domination italienne. Sur environ quarante-cinq kilomètres, elle relie la mer aux monts Matmata. Elle barre surtout le corridor entre la montagne et la côte et s'étire depuis la région de Zarat vers le sud-ouest à travers la plaine, le long de l'oued Zigzaou, jusqu'aux hauteurs.

Les Français n'ont pas eu à construire eux-mêmes tous les éléments de cette barrière. L'oued Zigzaou, lit de rivière profondément encaissé et le plus souvent à sec, traverse la plaine en diagonale des montagnes jusqu'à la mer. Ses berges abruptes forment déjà un obstacle naturel aux chars et sont intégrées au système défensif.

On transforme le terrain lui-même en arme.

Derrière, on construit des casemates en béton armé, des positions d'artillerie, des postes d'observation, des tranchées et des obstacles ; des fossés antichars artificiels complètent l'oued, auxquels s'ajoutent des barbelés et des champs de mines.

Une ligne Maginot du désert.

Je connais même les chiffres. Quarante casemates d'infanterie, huit grandes casemates d'artillerie, quinze postes de commandement, vingt-huit points d'appui fortifiés. Je vois les embrasures dans le béton, les entrées basses, les fils tendus près

du sol et les positions dont les secteurs de tir doivent se recouper. Tout cela m'apparaît simultanément, presque comme les différentes couches d'une carte superposées les unes aux autres.

Après la défaite française, les installations sont démilitarisées en 1940. Les armes et les équipements militaires disparaissent, certaines parties sont rendues inutilisables. Pendant plus de deux ans, la position perd toute importance. Le sable s'accumule devant les embrasures, le vent traverse les pièces vides, le métal rouille, le béton s'effrite.

Puis la guerre change de direction. Après El-Alamein, les forces germano-italiennes se replient vers l'ouest à travers la Libye et, soudain, l'ancienne ligne de défense française contre l'Italie devient une position que les Italiens et les Allemands doivent défendre ensemble contre les Britanniques. Je n'en perçois l'ironie qu'après l'avoir déjà comprise.

Le réarmement commence dès novembre. Soldats, sapeurs et travailleurs civils dégagent les anciennes installations et les remettent en état. En février, les travaux s'accroissent. De nouvelles positions de campagne sont aménagées, des fossés antichars creusés, des barbelés tirés, des mines posées. Les anciens ouvrages en béton restent le cœur de la ligne, mais certaines embrasures sont désormais trop étroites pour les canons antichars plus gros, certaines ferrures sont rouillées, beaucoup d'éléments sont militairement dépassés.

Lorsque la VIII^e armée britannique se trouve devant Mareth en mars, tout n'est pas terminé. Mais il y en a assez pour faire croire aux hommes que cette ligne peut tenir.

À son extrémité occidentale, elle s'appuie de plus en plus sur les monts Matmata. Les planificateurs français avaient jugé le terrain situé derrière suffisamment difficile pour rendre improbable un vaste mouvement de débordement.

Mais il existe des passages. Ksar el Hallouf. Beni Khedache. Toujane. Plus à l'ouest, les espaces désertiques. Et au nord, une trouée entre les hauteurs et le djebel Tebaga. La trouée de Tebaga. Celui qui la franchit peut progresser vers El Hamma, puis se rabattre vers l'est en direction de Gabès. L'assaillant se retrouve alors dans le dos de la ligne Mareth et menace la retraite vers le nord.

Je ne vois plus la position comme un trait sur une carte, mais comme une porte dont le montant oriental serait la mer et le montant occidental les monts Matmata. Le corridor entre les deux est barré, mais il existe un chemin qui contourne le montant occidental. C'est là sa faiblesse.

Mon père ne peut pas avoir vu tout cela. Il ne peut pas davantage me l'avoir raconté. Et pourtant, tout est devant moi.

Et puis je vois Rommel.

Ou je me l'imagine parce que j'en sais désormais tant sur lui. C'est peut-être même plus vraisemblable. Je vois d'abord le « Greif », son véhicule blindé de commandement, le nom peint sur le flanc, la machine dans la poussière. Puis l'homme.

Pas le Rommel des actualités.

Un feld-maréchal fatigué. Son visage s'est creusé. La peau brûlée, les yeux plus enfoncés, le corps marqué par la maladie et des mois de retraite. Derrière lui, El-Alamein, Tripoli et des milliers de kilomètres de route.

Il regarde vers l'ouest. Vers les monts Matmata. Peut-être s'est-il tenu exactement là. Peut-être pas.

Je sais qu'il connaît le danger d'un débordement. Je sais qu'il juge le front beaucoup trop long et le ravitaillement insuffisant. Je sais qu'il préférerait concentrer ses forces plus au nord, sur une position plus courte et plus facile à ravitailler.

Mon père n'en sait rien. Pour lui, Rommel est encore le Renard du désert. L'homme qui gagne.

Je les vois tous les deux à la fois et comprends combien les défaites mettent du temps à entrer dans les esprits. Les soldats au front peuvent encore croire en leur chef alors que celui-ci sait déjà que l'équation ne tient plus.

Puis je me retrouve dans un poste de commandement. Ou bien je l'invente. Un plafond bas en béton. Une lampe au-dessus d'une table. Des cartes. Des crayons gras. Des règles. Gabès. El Hamma. Matmata. Tebaga. Oued Akarit.

Rommel est penché sur la carte. Face à lui, Giovanni Messe, Generale d'Armata, depuis peu commandant de la 1re armée italienne. Sur Messe aussi, le savoir arrive.

Ce n'est pas le général italien de caricature que les plaisanteries de soldats allemands aiment à faire de chaque allié. Il a de

l'expérience, sait lire la situation et voit parfaitement les dangers qui menacent son front.

Rommel montre le nord. Oued Akarit. Une ligne plus courte. Moins d'espace.

« Ici, nous pouvons forcer Montgomery à attaquer de front. »

Messe regarde la carte.

« Nous avons l'ordre de tenir Mareth. »

« Cet ordre est mauvais. »

Peut-être parlent-ils allemand. Peut-être italien. Peut-être y a-t-il un interprète. Peut-être mon père se tient-il même quelque part au fond, parce que ses compétences linguistiques le rendent utile entre les postes de commandement ; il entend quelques phrases sans comprendre qu'on parle de sa vie.

Je le vois au bord de la pièce. Il tient des papiers. Cela me plaît trop. Alors je deviens méfiant. Peut-être ne l'y place-je que pour que ces deux niveaux se touchent.

Messe pose la main sur la carte.

« Pour vous, la Libye est une position perdue. »

Rommel le regarde.

« Que voulez-vous que ce soit d'autre ? »

« Pour l'Italie, c'est un empire perdu. »

« Cela ne change rien à la situation militaire. »

« Mais les ordres, si. »

Rommel se tait. Peut-être leur fais-je dire des choses qu'ils n'ont jamais dites. Mais le conflit est là. Mussolini a besoin d'une ligne que l'on tienne, parce que chaque ligne abandonnée

rend plus visible l'échec de son empire. Hitler a besoin d'un allié qui ne s'effondre pas et refuse de céder volontairement du terrain dès qu'un repli ressemble à une défaite. Rommel a besoin d'un front qui puisse être tenu militairement. Messe a besoin d'options pour une armée dont le matériel et le moral sont épuisés après des mois de retraite.

Mon père, lui, n'a besoin que d'un ordre. C'est ainsi que naissent les catastrophes. Parce que personne ne les voit venir. Parfois, beaucoup les voient. Simplement depuis des directions différentes.

Rommel montre de nouveau l'oued Akarit.

« Si nous attendons trop longtemps, nous ne pourrions plus nous y replier en bon ordre. »

Messe répond :

« Alors vous devez le signaler à Rome et à Berlin. »

« Je l'ai fait. »

« Et ? »

Rommel le regarde. La réponse n'a pas besoin de mots.

Je vois même ce qui ne s'est pas encore produit.

Ou bien je sais seulement ce qui arrivera plus tard. La différence devient de plus en plus ténue.

À présent, mon père circule réellement entre les postes allemands et italiens, traduit, écoute et commence peu à peu à comprendre que les grands mots sur la victoire ne correspondent pas tout à fait à ce qui se passe sur les routes. Retraite. Réparation.

Pénurie. Nouvelle position. Encore une position. L'attaque est la meilleure défense, dit-on.

Au début de mars, la PaK 36 finit enfin par arriver. Entraînement à la pièce dans le sable du désert. Calcul des trajectoires. Sur le papier, chaque obus touche le char à l'horizon. Dans la réalité, un sifflement interrompt la leçon. Puis des impacts. Tout près. Le sable jaillit en colonnes noires et claires.

Mon père se jette à couvert, dans un trou aménagé selon le modèle russe.

« Modèle russe », note-t-il expressément plus tard. On apprend de l'ennemi. Même à la guerre.

Le « Tommy », comme ils disent, tire.

Et soudain, je pense que cet ennemi n'en est plus un pour moi. Trente-cinq ans plus tard, j'irai à Londres avec ma classe. Nous serons accueillis avec gentillesse, mangerons du fish and chips, parlerons anglais et aurons du mal à imaginer que nos pères se sont autrefois tiré dessus.

Je m'allonge à côté de mon père dans l'abri.

« Tu n'as rien à faire ici », dis-je.

Il me regarde.

« Quoi ? »

« Toute cette guerre est une erreur. L'Allemagne s'en sortirait mieux avec le commerce, le bon voisinage et la paix qu'avec tout ça. Plus tard, nous l'avons prouvé. »

Mon père me fixe comme si j'avais perdu la raison.

« Ne dis pas ça à voix haute. »

« Pourquoi ? »

« Tu es bolchevik ? »

Je manque de rire.

« Non. Je suis simplement né bien plus tard. »

Évidemment, il ne comprend pas.

« Nous nous battons pour l'espace vital, dit-il, et pour les matières premières. Sans pétrole, nos usines ne tournent pas. »

« Et Abel ? »

Le mot m'échappe avant même que je puisse y réfléchir. Mon père se fige.

« Quoi ? »

« Abel. »

Son visage change.

« D'où le connais-tu ? »

Je ne réponds pas.

« Qu'est-ce qu'Abel a à voir avec l'Afrique ? »

« Peut-être plus que tu ne le crois. »

Mon père se met en colère.

« Tu racontes n'importe quoi. »

« Peut-être. »

Je pourrais lui raconter ce que l'Allemagne est devenue. Les camps. Les déportations. Les enfants, les femmes et les hommes assassinés. Les villes en ruines. La frontière au milieu du pays. Je ne le fais pas. Peut-être un être humain ne peut-il supporter qu'un seul avenir à la fois.

Mon père montre le bord de l'abri.

« Et maintenant, dehors. Je n'ai pas creusé ce trou pour toi. »
Quelque chose tombe de sa veste. Un petit livre à couverture jaune. Je le ramasse.

« Hé, ça, c'est à moi. »

Mon père le reprend. J'ai juste le temps de voir le titre.

La Divine Comédie. Dante. Ici, précisément. Entre le feu de l'artillerie et une guerre qui descend toujours plus profondément en enfer.
« Par moi l'on va dans l'éternelle douleur, par moi l'on va parmi le peuple perdu. » *Dante aussi était italien.*

Je quitte l'abri et fais quelques pas dans le sable. Je ne dois pas perdre mon père.

Le lendemain, un calme règne qui paraît plus menaçant que les tirs de la veille. L'air tremble. À l'horizon, des points sombres vacillent, peut-être des véhicules, peut-être seulement la lumière.

Mon père se tient près du canon avec quelques hommes. Il commande le groupe. La pièce s'ensable sans cesse.

« Pourquoi avez-vous toujours la PaK 36 ici ? » je demande.

Mon père me regarde.

« Qu'est-ce que tu veux qu'on ait d'autre ? »

« La PaK 38. Au moins. »

Le Gefreiter Brinkmann, plus jeune encore que mon père, relève la tête.

« On ne nous en donnera jamais ici. »

Mon père me désigne.

« Méfie-toi de lui. C'est un bolchevik. »

Cette fois, il sourit en le disant.

« Avec ce machin, vous n'avez presque aucune chance contre les chars britanniques modernes », dis-je. Brinkmann souffle avec mépris.

« Tu es un sacré donneur de leçons. Nous faisons comme on nous l'ordonne. »

Un ordre est un ordre. Cette phrase-là aussi appartient à cette guerre.

Dans la nuit, l'artillerie recommence.

La VIII^e armée britannique se rassemble près de Médenine. Mon père sait seulement qu'il doit y avoir de plus en plus de véhicules là-bas. Moi, j'en sais davantage. Trop. Ultra. Le mot ouvre un savoir. Pas un appareil, pas une machine particulière, mais un nom de code pour les renseignements tirés des messages allemands déchiffrés. Trafic radio. Enigma. Analyse. États-majors. Des informations parviennent à Montgomery que mon père croit secrètes. Les Britanniques savent qu'une attaque se prépare.

Rommel veut perturber la montée en puissance de la VIII^e armée et gagner du temps pour Mareth. Ce sera sa dernière offensive en Afrique.

Brinkmann l'ignore. Il s'est porté volontaire. Avec son seul fusil. Plein de confiance.

Le 6 mars, l'attaque commence. Les divisions blindées descendent des monts Matmata. L'espoir repose une fois encore sur

l'ancien principe : surprendre, manœuvrer, aller plus vite avant que l'adversaire ne puisse déployer sa force.

Mais l'adversaire n'est pas surpris. Montgomery a préparé sa défense antichar. Les canons attendent. Les positions sont occupées. Les chars ne s'engagent pas dans un espace ouvert, mais dans le feu. Des colonnes de sable jaillissent. À chaque impact, le paysage semble perdre brièvement sa forme. Des chars s'immobilisent, brûlent, font demi-tour. L'infanterie reste clouée devant les positions.

Pendant longtemps, le talent particulier de Rommel a consisté à agir plus vite que l'adversaire ne l'attendait. Cette fois, l'adversaire l'attend. Peut-être est-ce la différence la plus simple entre le Rommel des victoires et celui des défaites. Ce n'est pas l'homme qui a entièrement changé en quelques mois. C'est le monde autour de lui.

L'avance allemande s'arrête. Des hommes crient. D'autres ne crient plus. Brinkmann reçoit une balle dans la tête. Il tombe avant que je puisse faire quoi que ce soit.

Je le regarde à terre et pense à la vitesse avec laquelle un homme peut disparaître d'une histoire. Quelques heures plus tôt, il me traitait encore de donneur de leçons. Maintenant, sa vie est terminée. L'Histoire est pleine de morts comme lui. Des hommes dont les noms n'apparaissent plus que dans des journaux ou des listes, parfois même pas là.

Mon père vit. Encore. Je dois le rejoindre. Je repars en courant sur le terrain sec, gravis une pente, poursuis vers les

fortifications sans savoir pourquoi mon corps est capable de tout cela. Peut-être la pensée suffit-elle. Je retrouve mon père près du canon.

« C'était un piège », dis-je, hors d'haleine. « Ils savaient que vous alliez venir. Ils peuvent déchiffrer vos messages radio. »

Cette fois, mon père me regarde autrement. Plus comme un fou.

« Je vais le signaler. »

Puis il pose brièvement la main sur mon épaule.

« Bien joué. »

Ce contact me paraît réel. Plus réel que bien des choses auparavant. Tandis que mon père essaie de poursuivre sa guerre, une autre image s'ouvre déjà.

Rommel quitte l'Afrique. C'est inévitable. Le soldat allemand le plus célèbre de ce théâtre d'opérations s'en va parce qu'il est malade, parce qu'il doit rendre compte, peut-être aussi parce qu'il a compris que la situation militaire ne peut plus être sauvée.

Mon père reste.

Je ne suis pas Rommel jusque dans chaque pièce réelle. À la place, une autre pièce se forme. Peut-être le quartier général du Führer.

Peut-être seulement une scène composée d'actualités filmées, de photographies et de comptes rendus lus plus tard. Hitler se tient devant une table couverte de cartes. Rommel lui fait face.

« La Tunisie ne peut pas être tenue ainsi », dit le Renard du désert.

Hitler relève la tête.

« Vous vouliez vous replier sur Mareth. »

« Oui », répond Rommel.

« Vous y êtes maintenant. Et où sont les victoires ? » demande Hitler.

« La situation change sans cesse. »

« C'est précisément pour cela qu'il faut y réagir. »

Peut-être Rommel n'a-t-il jamais dit cela.

C'est moi qui lui donne ces mots.

« Si nous ne raccourcissons pas le front, nous perdrons les troupes. »

« La retraite n'est pas un concept », dit Hitler.

« Parfois, la retraite est la seule façon de préserver les forces. »

Le visage de Hitler se durcit.

« Vous raisonnez trop en tacticien. »

Rommel ne répond pas. Ou bien je ne le laisse pas répondre. Car je remarque soudain ce que je suis en train de faire. Je distribue la raison et la déraison comme des rôles. À Rommel, la lucidité. À Hitler, l'aveuglement. À Messe, le devoir. À Musso-
lini, l'ambition. À mon père, la naïveté. L'Histoire est-elle vraiment aussi simple ?

Rommel avait lui-même franchi des limites, avancé plus loin que son ravitaillement ne le permettait raisonnablement, choisi l'attaque là où d'autres recommandaient la prudence, et il avait

été pendant des années le général favori de Hitler. Le mythe du chef militaire de génie que seule la direction politique aurait empêché de vaincre est lui aussi une histoire. Peut-être seulement mieux racontée.

Je laisse l'image se désagréger. Ce qui reste est plus sobre. Le front est trop long. Le ravitaillement ne suffit pas. Les Alliés sont supérieurs.

Rommel et Messe estiment qu'un nouveau repli est nécessaire. Hitler veut voir Mareth défendue.

Mon père ne sait rien de ces affrontements. Il est couché dans son trou. Le temps change. La pluie tombe sur la plaine. L'eau coule dans les creux et s'accumule entre les pierres et le sable. La chaleur disparaît pour un temps ; en échange, le sol devient lourd. Les vêtements restent humides. Les bottes deviennent froides.

Puis commencent les préparatifs de la véritable bataille.

Le 19 mars débute l'offensive britannique contre la ligne Mareth ; dans la nuit du 19 au 20 mars, Montgomery lance son attaque principale.

Cette date aussi est juste, me dis-je.

L'artillerie britannique ouvre le feu. Les obus frappent les positions de l'oued Zigzaou. La 50e division britannique tente de franchir l'oued et d'établir une tête de pont sur l'autre rive. Des hommes passent sur des échelles, dans l'eau, sur les talus, sous le feu.

Mon père n'en voit qu'un fragment. Le béton tremble. La poussière tombe des plafonds. La PaK se trouve dans une position de campagne, bien loin d'offrir la protection que promet le mot fortification. Un impact tout près. Puis un autre. Mon père se tient à côté de moi au bord d'un abri.

Soudain, il demande :

« Qui es-tu, au juste ? »

J'attendais cette question. Et pourtant, je ne sais pas quoi répondre.

« Je ne peux pas te l'expliquer. »

« Tu n'es pas un espion. »

« Non. »

« Mais tu sais des choses que tu ne peux pas savoir. »

« Oui. »

Mon père s'appuie sur son fusil et regarde le sol mouillé. Dans une flaque se reflète un morceau de ciel.

« Tu veux me poser une énigme ? »

« Non. »

Je le regarde.

« Il n'y a que le temps qui nous sépare. »

Il se tait.

« Qu'est-ce que ça veut dire ? »

« Que nous sommes plus proches que tu ne le crois. »

Mon père essuie le sable de son visage.

« Comment ça finit, ici ? »

Cette fois, je réponds.

« Si tu as le choix, rends-toi. »

Il me regarde, stupéfait.

« Me rendre ? »

« Cela te coûtera des années. Mais pas la vie. »

« Nous devons nous battre. »

Puis il ajoute :

« Pour l'Allemagne. »

« L'Allemagne ne cessera pas d'exister parce que tu te rends. »

« La guerre n'est pas encore perdue. »

« Si. »

Mon père se raidit.

« On ne parle pas comme ça. »

« C'est pourtant vrai. »

Il me regarde. Peut-être décide-t-il que je suis fou. Peut-être a-t-il depuis longtemps décidé que je dis la vérité.

« Et après ? » demande-t-il.

« Après, l'Allemagne sera différente. »

« Comment ? »

J'essaie de lui expliquer un pays qui, pour lui, ne peut pas exister. Démocratie. Division. Réunification. Europe. La France comme partenaire. L'Angleterre comme amie. Des soldats américains comme alliés. Un État qui, un jour, signera des traités avec la Pologne et devra reconnaître ses crimes. C'est trop.

« Vous deviendrez amis avec ceux sur qui vous tirez aujourd'hui », dis-je.

Mon père laisse échapper un rire sec.

« Tu n'y crois pas toi-même. »

« Si. »

« Et les Russes ? »

« Complicé. »

Le mot réussit réellement à le faire sourire. Un instant seulement. Je ne peux pas lui en imposer davantage. Pour lui, l'Allemagne est encore cette Allemagne-là. Pour moi, elle en est depuis longtemps une autre.

« Sauve ta vie », dis-je.

Puis, après une brève hésitation :

« Pour moi. »

Mon père me regarde.

« Pour toi ? »

J'acquiesce.

« Pourquoi ? »

Je pourrais le lui dire maintenant. Je ne le fais pas encore.

Un impact nous interrompt. Des éclats retombent autour de nous. Un bunker voisin a été touché. Paul Michel est mort. Burkhard aussi. Des noms. Toujours de nouveaux noms. La guerre les efface pendant que j'essaie de les retenir.

Puis des silhouettes apparaissent dans la brume. Mon père me tire en arrière.

« Ne bouge pas. »

Des étoffes. Des corps courbés. Un instant, ils ressemblent à des êtres venus d'un autre monde. Mon père lève son fusil. Une femme crie en français :

« S'il te plaît, ne tire pas ! »

Il abaisse le canon. Deux personnes approchent. Une jeune femme et un homme blessé. Mon père pense d'abord à des soldats ou à des membres d'une unité nord-africaine, mais trop de choses ne concordent pas. L'homme ne porte aucun uniforme identifiable. La femme non plus. Je vois la blessure. Du sang sur le torse. Un éclat d'obus. Et soudain, je sais ce qu'il faudrait faire. Des gestes de secouriste. Respiration. Perte de sang. Pansement. Ai-je reçu une formation pour cela ? Je suis secouriste qualifié. Est-ce un souvenir ? Ou encore une fois du savoir ? Cela n'a plus d'importance.

L'homme est grièvement blessé. Les secours sont trop loin.

« Laissez-moi mourir ici », murmure-t-il.

Mon père a caché un antidouleur, destiné à lui-même en cas de blessure. Il le donne. L'homme se calme. Nous les amenons tous les deux dans l'abri. La femme s'appelle Zina. Mon père lui parle en français. Le blessé est son frère. Ils auraient été surpris par les combats et auraient tenté de gagner les monts Matmata. L'éclat l'aurait atteint avant qu'ils ne trouvent un refuge. Je regarde la plaie. Il n'y a presque aucun espoir. Je dis à mon père de le lui expliquer. Zina écoute. Son visage reste d'abord presque immobile. Puis elle se penche sur son frère et pose sa joue contre la sienne. Ce n'est qu'alors que les larmes viennent. Elles coulent dans ses cheveux collés de sang. Il meurt. Nous l'enterrons sous des pierres. Mon père aide. Un soldat allemand. Une jeune femme de cette région. Moi. Pendant quelques minutes, le

camp auquel chacun appartient n'a plus d'importance. Peut-être est-ce la seule chose qui devrait subsister de la guerre.

Plus tard, Zina est assise avec nous dans l'abri et demande quelque chose à mon père. Il ne répond pas.

« Qu'est-ce qu'elle a demandé ? »

« Pourquoi nous sommes ici. »

« Et qu'est-ce que tu lui as répondu ? »

« Que c'est la guerre. »

« Ce n'est pas une réponse. »

Mon père me lance un regard irrité.

« Alors donne-lui-en une, toi. »

Je regarde Zina.

Je pourrais lui expliquer Hitler. Mussolini. Versailles. Le fascisme. L'espace vital. Le colonialisme. Le pétrole. Suez. Les empires. La fidélité aux alliances. La peur. L'ambition. La propagande. Je pourrais faire un cours entier.

Rien de tout cela n'explique pourquoi son frère repose sous des pierres.

« Je ne sais pas », dis-je.

Je ne sais pas. Zina acquiesce. Peut-être est-ce la première réponse raisonnable.

L'attaque sur la plaine côtière est repoussée, mais, loin à l'ouest, une seconde bataille est déjà en mouvement. Des unités passent au sud et à l'ouest des monts Matmata. Là où les anciens planificateurs français avaient cru trouver dans le terrain une protection, les véhicules modernes trouvent des passages.

Le débordement commence. Je le vois sur la carte. Mon père ne voit que les impacts. Je vois des colonnes au loin. Lui voit le sable. Je vois la trouée de Tebaga. Lui voit la prochaine tranchée. Voilà la différence entre l'Histoire et une vie prise dans son cours.

« Il faut partir », dis-je.

Mon père secoue la tête.

« Tant qu'il n'y a pas d'ordre de repli, ce serait de la désertion. »

« Si les Britanniques passent par Tebaga et atteignent El Hamma, vous serez pris au piège ici. »

« Comment le sais-tu ? »

« Je le sais, c'est tout. »

Mon père accepte presque cette réponse désormais.

Le 26 mars, Montgomery renforce son mouvement d'enveloppement. Chars, artillerie et avions frappent les unités chargées de tenir l'accès à El Hamma. La ligne Mareth n'est pas conquise en un unique assaut héroïque. Elle perd sa valeur militaire parce que ses arrières sont menacés. Ce n'est pas la même chose. Et c'est peut-être pire.

Une immense fortification peut encore être debout alors que la raison même d'y rester a déjà disparu. Puis l'ordre arrive enfin : décrocher. Retraite. La ligne Mareth est abandonnée. L'artillerie continue de frapper. Métal contre béton. Poussière. Cris.

Mon père veut encore retourner au canon. Je le retiens.

« Laisse-le. »

« On ne peut pas l'abandonner. »

« Si. »

Il tente de se dégager.

« C'est notre canon. »

Il me regarde.

« Sinon, tu resteras ici pour toujours », dis-je. Je regarde les positions détruites. « Dans ce désert de fer. »

Mon père tousse. Puis il cède. Peut-être est-ce la première fois qu'il cesse de suivre la guerre. Nous partons. Zina nous conduit par un chemin dans les monts Matmata, puis vers le nord. Elle connaît des sentiers qui n'apparaissent pas encore sur la carte que je porte en moi. C'est une nouvelle correction de mon savoir. Les cartes ne montrent pas tous les chemins que connaissent les hommes. Il y a peu d'abris. Nous avançons courbés, attendons entre les impacts, repartons en courant jusqu'à ce que le soleil se couche et que l'obscurité reprenne au moins une partie du paysage. Nous atteignons Zraoua, un village berbère dans les hauteurs. Les maisons semblent avoir poussé du terrain lui-même. Pierre. Terre crue. Ouvertures sombres. Bien avant cette guerre, les hommes d'ici avaient déjà trouvé des moyens de supporter la chaleur et la sécheresse.

Zina ouvre un rouleau de tissu. Du poulet. De la pâte. Quelques légumes. Des makrouds ramollis. Une gourde de lben, un lait fermenté acidulé. Autrefois, je n'aurais pas touché à certaines de ces choses. Maintenant, elles ont pour moi le goût du lait et du miel.

Zina nous regarde.

« Nous survivrons. »

Mon père traduit :

« Nous allons nous en sortir. »

Puis la lune se lève. Sa lumière détache doucement l'horizon du paysage obscur. Nous finissons de manger et repartons, vers le nord, vers Gabès, ou peut-être simplement vers l'endroit où nous croyons pouvoir trouver encore une route. Parfois, nous entendons des chars. Parfois de l'artillerie. Alors nous courons. Quand l'un n'en peut plus, l'autre lui saisit le bras. Une communauté de destin née en quelques heures. Mon père marche désormais en tête, les cheveux en désordre, le fusil devant lui comme une canne. J'essaie de lire ses pensées. Cette fois, je n'y parviens pas. Peut-être pense-t-il à Berlin. Peut-être à Paula. Peut-être à Anna-Maria. Peut-être à Abel. Peut-être seulement à l'eau. Ne pas tout savoir me rassure. Il reste mon père, et donc un autre être humain. Tout en lui ne m'appartient pas. L'artillerie paraît plus proche.

« Voilà les Anglais », dit-il. « Exactement comme tu l'avais dit. »

Il avance encore de quelques pas. Puis s'arrête.

« Alors nous devrions nous rendre. »

Il me faut un instant pour comprendre ce qui vient de se produire. Ce n'est pas moi qui l'ai dit. Lui. Mon père ne veut plus continuer à se battre. Zina me regarde.

« Tu n'es pas un soldat. Tu ne peux pas te rendre. »

Je baisse les yeux sur moi. Elle a raison. Pas d'uniforme. Pas d'équipement. Seulement des vêtements qui n'appartiennent pas du tout à cette époque. Comment ai-je pu ne pas le remarquer plus tôt ?

Mon père me regarde longuement.

« Je ne sais pas qui tu es. »

Il se tait.

« Mais maintenant, je sais ce que je dois faire. »

Les positions britanniques ne sont pas encore visibles. Seulement des mouvements au loin, un bruit de moteur, peut-être des voix. Mon père retire son fusil de son épaule. Puis il s'immobilise.

« Qu'est-ce que je deviens ? »

La question me prend au dépourvu.

Je pourrais lui raconter sa vie. Une longue captivité. Le retour. Les études. Le métier. La famille. Moi. Son âge. Sa mort. Une vie entière en quelques phrases. Je ne veux pas.

« Tu vis. »

Mon père regarde dans l'obscurité.

« Je rentrerai chez moi ? »

« Oui. »

« Quand ? »

« Plus tard. »

« Combien plus tard ? »

« Trop tard pour certaines choses. »

Il acquiesce, comme si une réponse pareille pouvait servir à un soldat.

Puis il demande :

« Et Paula ? »

Je ne m'y attendais pas. Je le regarde.

« Quoi, Paula ? »

« Est-ce que je la reverrai ? »

Je cherche. Rien. Peut-être les données me manquent-elles. Peut-être a-t-elle réellement disparu de sa vie.

« Je ne sais pas. »

Il l'accepte.

« Anna-Maria ? »

Je cherche encore. Piazza Navona. L'attente. Neptune. Une femme qui scrute sans cesse la foule. Puis plus rien.

« Ça non plus, je ne le sais pas. »

Mon père sourit avec lassitude. Puis il me regarde.

« Et toi ? »

« Quoi, moi ? »

« Tu peux voir l'avenir, non ? Qu'est-ce que tu vas faire ? »

« Je vais te chercher », dis-je seulement.

Mon père se tait. L'artillerie est assez loin pour qu'entre deux détonations on puisse de nouveau entendre la nuit. Puis il s'avance vers moi et me serre dans ses bras. Pas comme un camarade. Comme il me serrera plus tard chaque fois qu'il voudra me consoler. Je connais cette étreinte. Il ne serre pas particulièrement fort, juste assez pour que, enfant, je sache pendant

quelques instants que je n'ai pas à être seul. Cette sensation singulière qu'un problème devient plus petit parce que quelqu'un d'autre est là pour le partager avec moi. Cela, c'est un souvenir. Mon souvenir. Pas des données. Pas une reconstruction. Pas une chronique. Je retiens cette pensée. Pour lui. Pour le chemin qui l'attend vers une captivité de plusieurs années. Chez des hommes qui, plus tard, seront nos amis.

« Si mon fils me cherche, dit-il, alors qu'il sache que je n'ai pas toujours été comme ça. »

Je ne sais pas ce qu'il veut dire. Le soldat aveuglé ? Le jeune homme qui voulait absolument partir en Afrique ? L'homme qui n'a pas pu sauver Abel ? Peut-être ne dit-il même pas cette phrase. Peut-être en ai-je besoin. Je veux répondre, mais ma voix reste muette.

Mon père pose la main sur mon épaule. Ce geste aussi, je le connais. Pas exactement d'une situation précise. Plutôt de beaucoup. Une main. Un contact. L'assurance tacite qu'il est encore là. Je retiens sa main. Maintenant, il faudrait que je le dise.

« C'est moi. »

Mon père me regarde.

« Quoi ? »

« C'est moi, ton fils. »

Il ne réagit pas. Peut-être n'ai-je fait que penser la phrase. Peut-être ma voix ne parvient-elle pas jusqu'à lui. Peut-être entend-il des mots isolés sans les comprendre. Son visage change

à peine. Seulement quelque chose dans son regard. Une brève hésitation. Je n'ai pas le droit d'y voir davantage.

Je ne sais pas s'il m'a reconnu. Il ne peut pas me reconnaître. Je ne suis pas encore né. Et pourtant, il pose une seconde fois sa main sur mon épaule.

« Alors il faut sans doute que j'y aille », dit-il.

« Oui », dis-je.

Il me regarde. À présent, il semble enfin remarquer que je n'ai pas l'air d'un soldat, que mes vêtements n'appartiennent pas à cette époque, que je n'ai ni bagage, ni arme, ni place dans ce monde.

« Ne reste pas ici », dit-il. Puis il se dégage de l'étreinte. Fait quelques pas. S'arrête de nouveau.

« Après la guerre », dit-il. Cette fois, la phrase sonne autrement. Ce n'est plus la promesse d'un jeune homme convaincu que l'avenir l'attend forcément. Plutôt une prière. J'acquiesce.

« Après la guerre. »

Mon père prend le fusil. Un instant, je crois qu'il va malgré tout le garder. Puis il le jette. Il tombe dans le sable. Un bruit insignifiant. Du métal sur la terre. Peut-être est-ce l'instant le plus important de sa guerre. Pas celui où on lui remet une arme. Celui où il la jette. Il lève les mains et marche vers les positions britanniques.

Je reste en arrière. Zina se tient quelque part à côté de moi.

Deux soldats viennent à la rencontre de mon père. L'un tient son fusil braqué sur lui. L'autre lance quelque chose d'un ton dur que je ne comprends pas, alors que je devrais comprendre l'anglais.

Mon père lève les bras plus haut. Ils vident ses poches. Le petit livre. Le journal. Je veux courir vers lui.

Non. Le journal doit rester. Je le connais. Des décennies plus tard, je le lirai. Il ne peut pas disparaître ici. Pendant un instant, la scène semble se figer. Puis l'un des soldats rend le journal à mon père. L'a-t-il réellement fait ? Je ne sais pas. Peut-être est-ce encore l'une de ces réparations rétrospectives par lesquelles mon esprit fait en sorte que le passé corresponde à ce qui existera plus tard.

Mon père continue avec les soldats étrangers. Je veux le suivre. Je n'y parviens pas. Il se retourne. Peut-être à cause de mes appels muets qu'il entend malgré tout. Je regarde son visage grave. Il lève une main. Je lève la mienne. Nous nous regardons.

Peut-être n'ai-je jamais vu Rommel ni Messe, peut-être ai-je seulement composé Hitler et Mussolini à partir d'images, prêté à Paula des phrases qu'elle n'a jamais prononcées, fait attendre Anna-Maria sur une place plus longtemps qu'elle n'y a réellement attendu, et construit toute une bataille autour de quelques pages de son journal.

La guerre broie les vies en quelques secondes. Un faux pas, un impact qu'on n'a pas vu venir, un éclat, une balle, et tout un

avenir disparaît avant que quiconque sache quels êtres auraient pu en naître. Brinkmann aurait peut-être eu des enfants. Paul Michel aussi, peut-être. Abel, peut-être. Je ne peux pas reconstruire les avènements perdus. C'est peut-être pour cela que l'idée d'éternité est si séduisante. Parce qu'une vie s'achève si facilement.

Mais mon père a survécu. Cela, je le sais. Car un jour, je naîtrai. Si j'existe, c'est qu'il a survécu. Pour la première fois, ma propre existence devient la preuve de quelque chose qui appartient au passé. Pas de chaque détail. Pas de ces images. Pas du poste de commandement de Rommel. Pas du regard de Hitler sur une carte. Pas de Paula sur le quai de Munich. Pas d'Anna-Maria près de la fontaine. Peut-être même pas de Zina. Mais de lui. Mon père a vécu. Et je suis son fils.

Cette nouvelle, sous une forme modifiée, fait partie du roman « *Living Forever I - Les premières années de l'éternité - Les Chroniques* » (2025).

L'analyse automatisée de l'œuvre visant notamment à en extraire des informations sur des modèles, des tendances et des corrélations conformément au § 44b de l'UrhG (« Text and Data Mining ») est interdite.

Lors de la création de l'image de couverture, l'intelligence artificielle (IA) générative a été utilisée comme outil d'assistance. Les personnes représentées sont des personnages fictifs générés par IA, qui ont d'abord été conçus puis modifiés graphiquement.

Tous droits réservés
Copyright © 2026 Matthias-Johannes Fischer
Relecture : Franziska Fischer

<https://www.mj-fischer.com>